

OPÉRA DE RENNES. Kurt WEILL : Les 7 péchés capitaux. Les 25, 26 et 28 nov 2024. Natalie Pérez et Noémie Ettlin... Jacques Osinski / Benjamin Lévy

Janvier 1933, le monde bascule : Hitler arrive au pouvoir en Allemagne. En cette année noire où les Nazis brûlent les livres, Bertolt Brecht, exilé, écrit un seul texte : *Les Sept Péchés capitaux* des petits bourgeois. Un texte insolent, grinçant et courageux où il dénonce la bourgeoisie et le clergé se soumettant devant la loi du plus fort.

Interdit d'activité par la police nazie, le compositeur Kurt Weill s'expatrie à Paris dès mars 1933. Après que la Princesse de Polignac, mécène de Cocteau, lui ait commandé sa Symphonie n°2 (créée par Bruno Walter à Amsterdam en oct 1934), il reçoit la commande d'un nouveau ballet du jeune Balanchine et de Boris Kochno, qui co dirigent les Ballets 33. Pour ce faire, Weill se réconcilie avec Brecht avec lequel il s'était fâché : la pièce sera leur dernière collaboration. Face à un ordre autoritaire et barbare, chaque individu questionne son rapport à la liberté : se soumettre ou défier l'autoritarisme

? Le choix est ainsi incarné par le personnage central féminin, Anna. Entre gouaille mi-parlée, mi-chantée et choral (dans la plus pure tradition luthérienne), Kurt Weill explore toutes les ressources d'une pièce musicale en constante instabilité formelle, à l'image de la société qu'elle dépeint. Son écriture varie entre énergie, mélancolie (Malhlérienne), et aussi légèreté mozartienne et même weberienne... son imaginaire entend renouveler la magie populaire de La Flûte Enchantée de Mozart, modèle absolu. Le spectacle au carrefour des disciplines, ce qui fait sa richesse toujours très actuelle, est créée au TCE Théâtre des Champs Élysées le 7 juin 1933. Dans le public, Serge Lifar (probablement jaloux de Balachine) dénonce un spectacle scandaleux.

Exilé comme Brecht, Kurt Weill signe sa dernière partition relevant du théâtre musical, – après Mahagony (Leipzig et Berlin, 1930) et l'Opéra de Quat'sous (Berlin, 1928), une partition en sept mouvements comme autant de péchés, intégrant valse, fox-trot, marche, tarentelle, interprétée par l'**Orchestre National de Bretagne** dirigé par **Benjamin Lévy**.

KURT WEILL / BERTOLD BRECHT : Les 7 péchés capitaux, 1933

3 représentations événements

Lundi 25 novembre à 20h

Mardi 26 novembre à 20h

Jeudi 28 novembre à 20h

Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de Rennes :

<https://opera-rennes.fr/fr/evenement/les-sept-peches-capitaux>



Opéra chanté en allemand, surtitré en français
Durée : 1h – Dès 10 ans

Présentation

Le metteur en scène **Jacques Osinski** questionne ce que nous sommes prêts à sacrifier pour accéder à nos rêves. Dans ce spectacle (à l'origine un ballet destiné à Balanchine, chanté pour 5 voix : un femme et un quatuor masculin) fusionnent musique, chant, danse et vidéo, en une sorte de road movie à l'esthétique proche d'un David Lynch, faisant défiler les images d'une Amérique fantasmée. Originaire de Louisiane, **Anna** (le personnage principal) secondée par sa sœur (rôle dansé et la voix de soprano), entend faire fortune dans plusieurs villes des États-Unis. A chaque avancée, le quatuor masculin exprime les réactions de la famille d'Anna, une famille qui attend d'elle qu'elle lui envoie de l'argent au fur et à mesure de ses pérégrinations. Mais Anna doit forcer sa nature que menace une propension initiale à la paresse... premier péché. A **Memphis**, elle doit infléchir son orgueil face au désir des clients. A **Los Angeles**, elle réfrène sa colère pour rester employée à **Hollywood**. Puis devenue danseuse à **Philadelphie**, Anna doit résister à la gourmandise pour ne pas prendre de poids... A **Boston**, c'est le défi de la luxure qui se présente à elle : elle renonce à l'amour d'un pauvre (Fernando) et accepte les avances d'Edward, plus riche et enviable. A **Baltimore**, les hommes se suicident pour elle :

bonne fortune pour celle qui s'enrichit ; sa famille espère qu'elle ne codera pas à l'avarice et lui adressera de l'argent. A **San Francisco**, épuisée, Anna envie ceux qui se satisfont de ce qu'ils ont sans envier les mieux nantis. De retour chez elle, Anna découvre la maison que sa famille a pu construire grâce à ses transferts de fonds. Car tout cela a un prix... amer.

Prologue

La Paresse (Allegro vivace)

L'Orgueil (Allegretto, quasi andantino)

La Colère (Molto agitato)

La Gourmandise (Largo)

La Luxure (Moderato)

L'Avarice (Allegro giusto)

L'Envie (Allegro non troppo : alla Marcia, un poco tenuto)

Épilogue.

distribution

Benjamin Levy : direction musicale

Jacques Osinski : mise en scène

Yann Chapotel : scénographie et vidéos

Hélène Kritikos : costumes

Catherine Verheyde : lumières

Noémie Ettlin : mouvements

Natalie Pérez et Noémie Ettlin : Anna

Guillaume Andrieux : Père

Florent Baffi : Mère

Manuel Núñez Camelino : Frère 1

Camille Tresmontant : Frère 2

Orchestre National de Bretagne

VIDÉO TEASER Les Sept péchés capitaux de Kurt WEILL

**CRITIQUE, danse. MONACO,
Grimaldi Forum, le 20
décembre 2023. « L'Enfant et
les Sortilèges » / « La
Valse » de M. Ravel par Jean-
Christophe Maillot et les
Ballets de Monte-Carlo**

Fidèle à sa haute tradition comme
protecteur de la danse, le « Rocher »
affiche une méga-production inspirée par
des musiques de Maurice Ravel, dont son
opéra écrit avec Colette : « *L'Enfant et*

les sortilèges ». Plus engagés que jamais dans l'aventure, les Ballets de Monte-Carlo démontrent une réjouissante vitalité au Grimaldi Forum, avec pas moins de 240 artistes sur scène !



Une prouesse qui réussit l'équation délicate de la haute technicité et de l'onirisme et qui s'inscrit dans le cycle événementiel de l'année hommage au Prince Rainier III (dont on célébrait le centenaire de la naissance en 2023), lequel avait une affection particulière pour l'opéra de Ravel. Le choix de

l'œuvre est d'autant plus légitime qu'elle fut créée *in loco*, en 1925, Salle Garnier. Pour sa reprise 2023 sur le « Rocher », mais dans une nouvelle parure chorégraphique, toutes les ressources locales sont impliquées, preuve éloquentes d'une belle complémentarité monégasque : les **Ballets de Monte-Carlo** donc, l'**Orchestre Philharmonique de Monte Carlo** (ici dirigé par **David Molard Soriano**), les **Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo**, les solistes d'une **Académie lyrique** (créée pour l'occasion par **Cecilia Bartoli**) et le **Chœur d'enfants de l'Académie de Musique**.

**Facétie & esthétisme
de Jean-Christophe Maillot**



Garant de la cohésion générale, le chorégraphe **Jean-Christophe Maillot**, pilote avisé et scrupuleux qui réserve le plateau aux danseurs de sa compagnie désormais emblématique. Il a déjà abordé l'œuvre en 1992 – dans une première production au terme de laquelle il fut nommé directeur des Ballets de Monte-Carlo : un retour symbolique qui mêle nostalgie et défi. Déjà vues alors, ces grenouilles en papier mâché, affublées de lunettes de soleil et d'un chapeau japonisant, sont un clin d'œil qui souligne aussi cet esthétique volontiers amusée et facétieuse... celle d'un remarquable chorégraphe d'aujourd'hui qui a bien raison de partager ainsi son âme d'enfant, d'autant plus aiguisée, active, toujours féconde. La conception du spectacle est très accessible, pour un public très large ; il prend évidemment en compte les attentes pour la période des fêtes et s'adresse à tous pour un spectacle qui enchante les familles, néophytes tout autant que connaisseurs.

Dramatisme élégant de Balanchine... On notera d'abord, dans l'œuvre première présentée en couplage, une même exigence en termes d'élégance et de pertinence esthétique dans ***La Valse***,

chorégraphiée par **Balanchine**, d'après les *Valses nobles et sentimentales* du même Ravel ; cocktail détonant, à la fois nerveux et souple, riches en postures de grande classe, qui permet de (re)découvrir le style new-yorkais d'un Balanchine ultra-chic dont l'esprit aigu se pare d'élégance et d'insouciance... pour finir dans une transe habilement collective, un rien tendue voire angoissée ! Les poses travaillées sombrent bientôt dans une vision plus agitée où le déséquilibre menace et la mort s'expose en une conclusion purement fantastique.

« L'ENFANT » DE JEAN-CHRISTOPHE MAILLOT

Le clou de la soirée reste cependant ce (nouvel) *Enfant et les sortilèges* pour lequel tout en restant fidèle au ballet sur pointes, ose toutes les audaces gestuelles ; il nous régale de sa fantaisie en liberté. Une fantaisie claire et lumineuse qui garde toujours la cohérence de son récit. Narrateur hors pair, le chorégraphe dessine un Enfant rebelle et capricieux d'abord (**Ashley Krauhaus**) ; une énergie débraillée qui se transforme, confrontée alors au monde féérique et impressionnant, langoureux et mystérieux des animaux : chats en fête (déjantés même), libellule, oiseaux, sans omettre les fameuses grenouilles... et les tasses et théière animées... tous figures poétiques et drolatiques, vivifiées par les fabuleux costumes de l'inusable **Jérôme Kaplan** (d'autant mieux inspiré qu'il était déjà au travail en 1992) !

La tension se mesure aussi outre la jeunesse des danseurs sur le plateau à la présence d'un orchestre réel (et non pas une bande son pré-enregistrée). Comme nous l'avons vécu lors des *Saisons* de Thierry Malandain [la semaine dernière à l'Opéra royal de Versailles](#) (avec le fabuleux Orchestre de l'Opéra royal de Versailles sous la direction du percutant Stefan Plewniak), le **Philharmonique de Monte-Carlo** scintille de mille feux ce soir dans la fosse du vaste plateau de **La Salle des Princes** du Grimaldi Forum, tandis que l'Opéra de Monte-Carlo a

distribué la troupe de jeunes voix dont notamment, dans le rôle-titre, la jeune soprano **Mathilde Le Petit**, double vocal de la danseuse **Ashley Krauhaus** qui lui donne corps et chair, élasticité et caractère, sur les planches.

Toute la chorégraphie est un captivant livre d'images d'une précision délectable qui suit dans la clarté l'action imaginée par Colette dans l'opéra : itinéraire d'un enfant esseulé, démuné, mais espiègle, agent du désordre et qui ne veut pas grandir... avant de rencontrer le regard de l'écureuil – et redevient sage. Miracle de la transformation qui passe certes par les chanteurs placés à cour et les instrumentistes en fosse, mais surtout par la succession des tableaux dansés, tous finement caractérisés par les solistes de la compagnie monégasque. Le regard de **Jean-Claude Maillot** questionne la verve de l'enfance, sa fantaisie parfois surréaliste et insolente dont chaque épisode réécrit, d'une précision millimétrée, exprime l'énergie presque sauvage, l'appel à la rêverie libératrice.



Photo : Grenouilles © Alice Blangero / Photo : chat noir et chat blanc © Hans Gerritsen

Programme LA VALSE & L'ENFANT ET LES SORTILÈGES

LA VALSE | **George BALANCHINE** | Chorégraphie : **George Balanchine** | Musique : Maurice Ravel, Valses Nobles et Sentimentales (1911), La Valse (1920) | Costumes : Karinska | Décors : Jean Rosenthal | Lumières : Ronald Bates (production originale), Mark Stanley (production actuelle) | Ballet remonté par Patricia Neary | Première : 20 février **1951**, New York City Ballet, City Center of Music and Drama | Durée : 30 mn

L'ENFANT ET LES SORTILÈGES | CRÉATION : Jean-Christophe MAILLOT – nouvelle production, **création 2023**. Chorégraphie : Jean-Christophe Maillot | Musique : Maurice Ravel, L'Enfant et les Sortilèges (création à Monte-Carlo, 1925), livret de Colette | Assistant chorégraphe : Bernice Coppieters | Costumes et décors : Jérôme Kaplan | Lumières : Dominique Drillot | Vidéo : Loïc Van der Heyden | Dessins originaux : Ines Reddah | Perruquier : Sky Flores | Première création : le 18 avril 1992 – Salle Garnier, Opéra de Monte-Carlo, nouvelle création, Salle des Princes, Grimaldi Forum | Durée : 45 mn

Avec l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo (dir. David Molard Soriano), le Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo (dir. Stefano Visconti), les Académies lyriques de l'Opéra de Monte-Carlo, le Chœur d'enfants de l'Académie de Musique et Théâtre Rainier III.

Monaco – Grimaldi Forum – Salle des Princes – A l'affiche du
20 au 23 déc 2023 –
<https://www.balletsdemontecarlo.com/fr/saison-2023-2024/mc/balanchine-maillot>

COMPTE-RENDU, critique danse.
PARIS, Bastille, le 12

février 2020. BALANCHINE. Sérénade, Concerto Barroco, Les 4 Tempéraments

COMPTE-RENDU, critique danse. PARIS,
Bastille, le 12 février 2020. BALANCHINE.

Trois oeuvres de danse élégante, graphique, propre à la première période américaine de Balanchine le géorgien précisent aux parisiens l'art du chorégraphe, hanté par l'idéal classique fait d'ordre, de clarté, d'épure. Balanchine est passé par le décorum des ballets impériaux à Saint-Petersbourg ; le goût de la création en passant aussi les Ballets Russes à Paris ; autant d'éléments



d'un art désormais personnel et éclectique que le New York City Ballet conserve avec une passion jalouse. Dans **Sérénade** (1934), la chorégraphie la plus riche et la plus fluide de notre point de vue, Balanchine célèbre la pulsion et l'élégance de son maître Tchaïkovski, acclimatée à la détente des corps new yorkais qu'il découvre l'année précédente lors de son installation aux USA dès 1933 ; sans omettre le souvenir d'un romantisme épuré, quasi athlétique dans l'esprit des Sylphides de son autre maître Fokine... On y goûte la ligne épurée, le caractère nocturne, lunaire dont le sujet reste l'élégance de la danse. Le corps de ballet se montre aérien, fluide, comme libéré dans ce format pourtant très très écrit.

Concerto Barocco (1941) sur la musique de Bach, reconstruit un édifice baroque où les danseurs sont les piliers d'une architecture mouvante. Mais on sent les danseurs un rien tendus dans la synchronisation des ensembles.

Les Quatre Tempéraments (1946) édifient quant à un contrepoint visuel dialoguant avec les 4 variations de Paul Hindemith. La

danse exprime les humeurs de l'homme en une vaste variation cyclique très rigoureusement dessinée elle aussi, dont les contours évoquent évidemment l'activité et les buildings de New York, nouvelle cité dans le cœur de Balanchine. Tout s'écoule dans une nonchalance millimétrée où triomphent essentiellement l'équilibre et la pureté des lignes corporelles. De sorte que la sophistication parfois envahissante chez Balanchine est écartée grâce à l'emprise d'un naturel qui respire. Une sorte d'évocation d'un paradis dansant. Incontournable.

COMPTE RENDU, critique danse. Cycle George Balanchine, du 3 fév au 1er mars 2020 – Paris, Opéra Bastille. Sérénade (Tchaïkovski), Concerto Barroco (JS Bach : Concerto pour 2 violons BWV 1043), Les Quatre tempéraments (Hindemith : thème et 4 variations) – Etoiles et Corps de Ballet de l'Opéra de Paris.

<https://www.operadeparis.fr/saison-19-20/ballet/george-balanchine>

JEWELS de Balanchine en

direct de Munich (Staatsoper)

Internet en direct. BALANCHINE : JEWELS, le 11 avril 2019, 19h30. [STAATSOPER.TV, Munich, Bayerische Staatsoper](https://www.staatsoper.de/en/staatsopertv.html?no_cache=1&utm_campaign=advertisement&utm_medium=display&utm_source=bachtrack.com). L'opéra de Bavière à Munich crée l'événement avec la retransmission du Ballet JEWELS de George Balanchine (1967) / Music: Gabriel Fauré, Igor Strawinsky, Peter I. Tschaikowsky / Soloists and ensemble of the Bayerisches Staatsballett. Dans l'ordre, Emeraude, Rubis, Diamants

LIVE STREAM, JEUDI 11 avril 2019 à 19h30 (7.30 pm CEST)

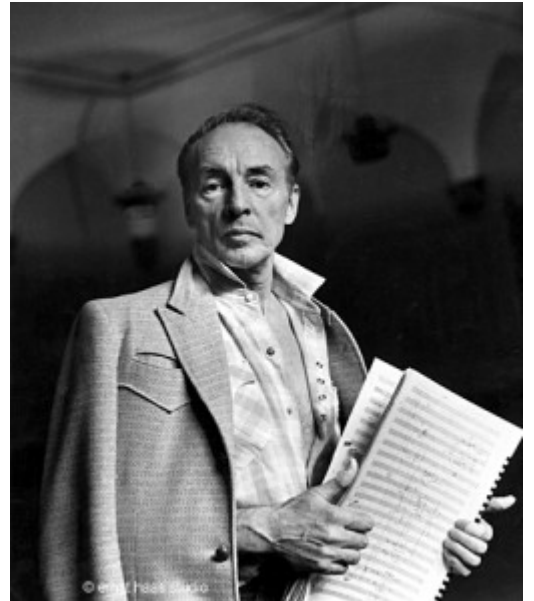
+ d'infos
: https://www.staatsoper.de/en/staatsopertv.html?no_cache=1&utm_campaign=advertisement&utm_medium=display&utm_source=bachtrack.com

L'élégance Balanchine

Joyaux (Jewels), triptyque chorégraphique conçu par le maître du ballet néoclassique, Balanchine est créé en 1967 à New York et devient l'emblème de la compagnie fondée par le chorégraphe russe expatrié, le New York City Ballet. C'est un hymne autobiographique aux 3 écoles de danses que le maître à danser a approché et marqué de son empreinte personnelle sertie d'élégance, de subtilité et d'équilibre atemporelle, entre l'école parisienne (Emeraude sur la musique de Fauré), l'école américaine (rubis sur celle de Stravinsky), enfin l'école russe de danse (diamant réalisé à partir de la 3^e Symphonie en

ré majeur de Tchaïkovsky)...

Né en 1904, George Balanchine reste l'une des figures les plus novatrices de la danse du XXème siècle. Décédé en 1983, ce produit de l'école classique russe, ayant fait ses classes au conservatoire de Saint-Petersbourg (cours de composition et de danse), fait déjà la une des magazines par son esprit visionnaire et moderniste, grâce aux *soirées du jeune ballet*, dès 1922. Trois ans plus tard, il quitte le sol natal pour l'Europe, en particulier pour la France, où devenu maître de ballet de Diaghilev, il se voit proposer un poste permanent à l'Opéra de Paris, alors théâtre privé, dirigé par Jacques Rouché. Mais son intégration sur la scène parisienne ne se fera pas à cause d'une maladie et c'est l'un des ses danseurs, Serge Lifar qui rayonnera sur l'institution parisienne... Fondateur de sa propre compagnie en 1933, Balanchine gagne les Etats-Unis et devient directeur-fondateur du New York City Ballet qu'il pilote jusqu'à sa mort. Balanchine outre une exigence technique phénoménale, entreprend la réforme en profondeur du vocabulaire classique, élargissant sensiblement le répertoire des pas et de la gestuelle, afin d'exprimer au plus près, l'activité rythmique de la musique.



Jewels ou bijoux est un ballet créé en 1967 à New York, inspiré par les vitrines des joailliers de la Cinquième avenue, en particulier des modèles de la maison Van Cleef & Arpels. Composé en triptyque, la chorégraphie célèbre les trois écoles de danses et les 3 villes qui ont compté dans la carrière et l'expérience musicale du chorégraphe: *Emeraude* (Paris,

romantisme à la fois tendre et tragique de la grâce française, sur la musique de Fauré), Rubis (New York, vitalité rythmique et parodie jazzy à la façon des comédies musicales américaines sur la partition de Stravinsky), enfin Diamants (Saint-Pétersbourg, hymne à la tradition romantique russe, dans le sillon tracé par Marius Petipa). Balanchine rêvait de produire son ballet en sollicitant pour chaque partie, le corps de ballet des trois maisons d'opéra concernées.

**Compte-rendu, critique,
danse. Paris. Opéra Garnier,
le 12 novembre 2017. Soirée
Balanchine / Teshigawara /
Bausch**

Compte-rendu, critique, danse.
Paris. Opéra Garnier, le 12
novembre 2017. Soirée
Balanchine/Teshigawara/Bausch.

Germain Louvet, Léonore Baulac...
Ballet de l'opéra. George
Balanchine, Saburo Teshigawara,
Pina Bausch, chorégraphes.
Orchestre de l'opéra, Benjamin



Shwartz, direction. Programme dédié aux 20e et 21e siècles cet
automne, au Ballet de l'Opéra National de Paris. Les reprises
du chef d'œuvre balanchinien Agon et du Sacre de Pina Bausch
entourent une création, troisième commande de l'Opéra au
chorégraphe contemporain japonais Saburo Teshigawara,
intitulée « Grand Miroir ». Les célèbres musiques de
Stravinsky ainsi que le Concerto pour Violon de Salonen (2009)
sont interprétés par l'Orchestre maison, dirigé par le chef
Benjamin Shwartz.

L'éclectisme dansant ou le programme inégal

La représentation commence avec Agon, chef-d'œuvre abstrait
du maître néoclassique et l'un des meilleurs exemples de
collaboration artistique au 20e siècle. Sur la musique quelque
peu sérielle de Stravinsky, se déroulent des pas de trois
autour d'un pas de deux. Si ce fameux ballet est toute
abstraction, il est de même toute virtuosité, sans être froid,
ni prétentieux, ni dépourvu d'humour d'ailleurs ; l'Etoile
Germain Louvet se distingue par son en dehors, son ballon, sa
formidable extension. Les trois danseurs du 2e pas de trois
impressionnent par la beauté et la propreté de l'exécution...
Des entrechats, six s'enchaînent, sans apparente difficulté
pour Hannah O'Neill, Paul Marque et Pablo Legasa. Si nous
apprécions toujours l'excellence de la Première Danseuse, les

jeunes hommes se montrent aussi particulièrement prometteurs dans leurs performances. Remarquons enfin le spectaculaire pas de deux des Etoiles Karl Paquette et Myriam Ould-Braham, partenaires de prestige : elle, troublante de beauté avec ses pointes et torsions.

Un Grand Miroir, perlimpinpin et paillettes ?

Après un entracte est venue la création, un moment toujours très attendu que nous avons la chance de vivre souvent dans la Maison nationale avec toutes ses nouvelles productions... Si Aurélie Dupont, l'Etoile, nous a impressionné lors de la création précédente du japonais Teshigawara (*Darkness is hiding black horses*, octobre 2013), nous nous trouvons aujourd'hui bien loin de l'aspect métaphysique saisissant d'auparavant, malheureusement.

Dansé par 10 danseurs sur le Concerto pour violon de Salonen (2009) magistralement interprété par la violoniste Akiko Suwanai, « Grand Miroir » est une œuvre inspirée d'un poème de Baudelaire. Comme d'habitude, Teshigawara signe chorégraphie, scénographie, costumes, lumières et... body-painting ? En effet, les danseurs sont peints intégralement dans des couleurs quelque peu fluos, ce qui rend difficile l'identification des interprètes (et ce même depuis le 2e rang au parterre).

CRISE EXISTENTIELLE... Mais qu'elle est la place de ses aspects extra-chorégraphiques dans la critique d'un ballet, et plus pertinemment, dans le ballet même ? Il nous a fallu lire les explications, poèmes, textes descriptifs et autres pour comprendre enfin que cette création est en vérité le produit d'une sorte de crise existentielle et artistique. S'il y a un ou deux moments presque hypnotiques (habitude du chorégraphe), et que nous sommes particulièrement frappés par l'abandon et l'énergie d'un Antonio Conforti et d'un Julien Guillemard, nous restons perplexes devant les 30 minutes de pirouettes et

des bras tournants à droite et à gauche, comme toutes les extrémités d'ailleurs, ici et là, comme ci et comme ça. On explique bien au programme dans un texte aux aspirations vaguement philosophiques que l'œuvre de Teshigawara n'est surtout pas de l'improvisation, mais qu'il questionne l'idée même de la chorégraphie... L'explication post-moderniste au 21^e siècle ne fait plus l'alibi, à notre avis.

Sacré Sacre...

Passons au saisissant Sacre du Printemps de Pina Bausch, dont le Ballet de l'Opéra est l'interprète privilégié (après, bien sûr, la compagnie de l'Allemande). L'archi-célèbre partition est interprétée par l'orchestre avec beaucoup de sagesse et retenue... Peut-être est-ce dû à la personnalité du chef invité? Il ne voulait peut-être pas choquer l'audience avec un son plus charnu et de meilleurs contrastes, mais nous ne sommes pas en 1913 et un peu plus de brio n'aurait pas fait venir la police dans la salle comme au moment de la création de l'œuvre originale de Nijinsky et Stravinsky. Bref, sur le plan chorégraphique, peut-être que la danse s'accorde aussi à cet aspect très sage de l'interprétation musicale. Du côté des femmes se trouve le bijou ; elles sont hétérogènes, fortes, faibles, peureuses, solidaires ; elles incarnent presque entièrement l'aspect troublant et dévastateur du livret où l'on sacrifie une jeune fille au printemps. Remarquons la prise du rôle de l'élue de l'Etoile Léonore Baulac, une réussite bouleversante. Du côté des garçons (mot choisi pertinemment, sachant qu'il y a des danseurs sur scène dans la 40^e), nous apprécions les physiques, les torsos exposés et les formes moulantes, ... une énergie tout à fait fraîche et pétillante... Leur prestation est souvent beaucoup plus attirante que terrifiante, ce qui nous fait admirer davantage la performances des femmes qui ont incarné une peur que les mâles sur scène n'arrivaient pas à transmettre. Encore à l'affiche au Palais Garnier les 14 et 16 novembre 2017. Un

classique du répertoire de l'Opéra de Paris, inusable, magistral.

Compte-rendu, critique, danse. Paris. Opéra Garnier, le 12 novembre 2017. Soirée Balanchine/Teshigawara/Bausch. Germain Louvet, Léonore Baulac... Ballet de l'opéra. George Balanchine, Saburo Teshigawara, Pina Bausch, chorégraphes. Orchestre de l'opéra, Benjamin Shwartz, direction.

Compte rendu, danse. Paris. Palais Garnier, le 30 septembre 2015. Benjamin Millepied, Jérôme Robbins, George Balanchine, ballets. Mathias Heymann, Amandine Albisson, François Alu... Ballet de l'Opéra National de Paris. Orchestre de l'Opéra. Maxime Pascal, direction.

L'Opéra National de Paris nous accueille pour la deuxième représentation de la soirée néo-classique signée Millepied, Robbins et Balanchine. Le Ballet de l'Opéra interprète la

nouvelle chorégraphie du Directeur du Ballet, « Clear, Loud, Bright, Forward », l'Opus 19 / « The Dreamer » de Jerome Robbins faisant son entrée au répertoire de la compagnie, ainsi que le « Thème et Variations » de George Balanchine, de retour au Palais Garnier depuis des années d'absence.

Néoclassicisme revisité, hommage aux Etats-Unis



Le spectacle commence avec la nouvelle production. Nous sommes immédiatement frappés par la construction scénographique et les lumières de The United Visual Artists & Lucy Carter. Il s'agit d'un espace fermé, un cube dans l'échelle de gris avec

des lumières sensibles et intelligentes. Comme la chorégraphie de Millepied d'ailleurs, qui s'inspire fortement des autres deux chorégraphes de la soirée Robbins et Balanchine, mais pas que. L'esprit de groupe apparemment décontracté et certaines désarticulations rappellent Forsythe, ainsi que les costumes d'Iris van Herpen et l'aspect industriel de la production. L'œuvre est interprétée exclusivement par des jeunes danseurs, surtout des Sujets et Coryphées (avec la surprise d'un Quadrille, **Roxane Stojano**), et c'est un ballet à l'expressionnisme abstrait, ma non tanto. Remarquons également le mariage fabuleux de la danse avec la musique de Nico Muhly, collaborateur fétiche du chorégraphe. D'une envergure peut-être plus modeste que le ballet précédent de Millepied, Daphnis & Chloé créée l'année dernière ; il met néanmoins en valeur les qualités des danseurs choisis, et pendant plus de 30 minutes, place à un enchaînements de solos et d'ensembles, caractéristiques, ma non troppo, sur un rythme soutenu. Un danseur se distingue... **Florimond Lorieux** marque l'esprit par l'investissement physique, mais en vérité toute la troupe

semble très homogène.

Dans l'Opus 19 / The Dreamer de Jerome Robbins, c'est **Mathias Heymann**, Etoile qui se démarque, avec le partenariat heureux et fort surprenant d'**Amandine Albisson**, Etoile. Nous sommes toujours admiratifs des belles lignes du danseur, mais tout particulièrement de la performance d'Albisson, que nous trouvons fantastique, avec une aisance phénoménale dans le néoclassicisme de Robbins, dans ses influences de danse moderne et de danses traditionnelles Russes. Elle paraît et s'affirme, épanouie et charnelle comme nous trouvons Mathias Heymann poétique et rêveur. Les contrastes inhérents à leur partenariat s'exacerbent même, vivement distingués par rapport au Corps de ballet réduit qui se fond sur le fond bleu. Le merveilleux Concerto pour violon en ré majeur, op. 19 de Prokofiev est l'accompagnement de choc du ballet. Il est brillamment interprété par Frédéric Laroque de l'Orchestre de l'Opéra, et son jeu dactyle est à la hauteur de la partition et de l'occasion.

Le retour du Thème et Variations de Balanchine est plutôt problématique. Il s'agit du ballet le plus immédiatement accessible à un public très grand et divers, avec Tchaïkovsky, costumes et tutus rayonnants. La danse, elle, fait hommage officieux à Marius Petipa, avec un enchaînement des pas académiques redoutables et un je ne sais quoi de So American typique de Balanchine (le ballet est créée en 1947 pour le Ballet Theatre à New York, futur American Ballet Theatre). Le couple de Premiers Danseurs qui interprète l'œuvre le soir de notre venue est celui devenu habituel de **François Alu** et Valentine Colasante. Maints danseurs ont témoigné de l'extrême difficulté de cette œuvre de 25 minutes, nous le remarquons davantage à cette représentation. Une reprise souvent tremblante et angoissée ; nous sommes étonnés de voir la Colasante rater ou tricher ses entrechats, même si elle arrive à une certaine excellence d'exécution à la fin du ballet. Comme souvent c'est le cas avec le virtuose Alu, ses pas

redoutables sont réalisés de façon impeccable ou presque, ses entrechats sont bien réalisés et c'est le danseur qui tremble le moins. Ceci fait qu'il fait de l'ombre aux autres danseurs, notamment sa partenaire qui a une prestance naturelle mais dont la performance reste moyenne ce soir. Malgré l'impressionnante beauté de la chorégraphie, le luxe de la musique et des costumes, c'est la performance qui nous laisse plus mitigés, avec une sensation plus de soulagement à sa fin que de béatitude.

Un trio des ballets néo-classiques à voir au Palais Garnier de l'Opéra de Paris, pour la belle curiosité de la création de Millepied et pour le songe délicieux qu'est la pièce de Robbins faisant son entrée au répertoire. **A l'affiche les 1er, 2, 4, 5, 7, 9, 10 et 11 octobre 2015.**

Compte rendu, danse. Le 2 octobre, Opéra national de Paris. Clear, loud, bright... de Benjamin Millepied, création. Etoiles, Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Orchestre de l'Opéra de

Paris.

Que vaut l'écriture du nouveau directeur de la danse à l'Opéra de Paris ? Culturebox diffuse en direct puis jusqu'en avril 2016, le nouveau ballet de Benjamin Millepied (intitulé "Clear, loud, bright"... Clair, Fort, Lumineux,...), artiste américain plus connu à New York qu'à Paris, jusqu'à sa récente nomination dans la Maison parisienne... c'est déjà son quatrième ballet pour Paris. Sa nouvelle chorégraphie entend rendre hommage aux deux figures qui l'ont marqué alors qu'il était danseur à New York... Balanchine et Robbins.



Millepied nouvel arrivant dans la maison parisienne présente **un nouveau ballet en création (Clear, Loud, Bright, Forward... collectif de 16 jeunes danseurs,** fruit de sa collaboration avec

le compositeur Nico Muhly),
intercalé entre les sommets chorégraphiques signés Balanchine (Thème et Variations) et Robbins (Opus 19 The Dreamer), ses deux maîtres américains. Millepied fut danseur principal du New York City Ballet où Robbins participa à la demande de Balanchine comme directeur artistique associé à partir de 1949. L'apprentissage et l'expérience américaine de Millepied se ressentent particulièrement dans sa nouvelle chorégraphie conçue comme un hommage aux deux figures qui l'ont marqué comme interprète et aujourd'hui comme artiste chorégraphe, directeur de la Danse de l'Opéra de Paris... L'écriture très démonstrative de Benjamin Millepied se dévoile ici dans un langage surabondant, sophistiqué et hyperesthétique, voire un rien artificiel, style *voyez comme je sais faire cela*, auquel répond un souci obsessionnel de la ligne, de la pose (style "Vogue" de Madonna, année 1990), le tout sur un rythme trépidant qui reste indiscutablement un bel hommage à Balanchine. Le suresthétisme des tableaux collectifs, flattant la courbure flexible des danseurs, exige une synchronicité parfois imprécise du corps de Ballet, en particulier chez les femmes. La nouvelle génération de danseurs parisiens est pourtant là, (Léonore Baulac, Letizia Galloni, Germain Louvet, Hugo Marchand...), ambassadeurs d'un glamour de facto très new yorkais. Pas sûr que cette surélégance qui aime se montrer, fasse un spectacle qui doit aussi toucher par sa profondeur. La technicité, l'esthétisme, la recherche de la pose élégante font-ils un style complet ? Le final qui singe les poses d'un défilé de mode montre aussi les limites d'une telle vision. Le décoratif se suffit-il à lui-même ? Les amateurs de Balanchine, admirateurs de la technicité synchrone, applaudiront. Les autres, attentifs et curieux quant au devenir de la Maison parisienne ainsi reformulé, pourront exprimer quelques réserves. La beauté des lumières et le dispositif tout en contrastes mouvant restent eux saisissants en épure poétique. C'est un magnifique spectacle dans sa globalité qui confirme l'étonnante élasticité acrobatique et athlétique des danseurs parisiens.

Compte rendu, danse. Le 2 octobre, Palais Garnier – Opéra national de Paris. Clear, loud, bright... de Benjamin Millepied, création. Etoiles, Corps de Ballet de l'Opéra de Paris. Orchestre de l'Opéra de Paris. Maxime Pascal, direction musicale. [A voir évidemment jusqu'au 11 octobre 2015 au Palais Garnier de Paris.](#)



